

La création du sens par le paratexte : le cas de *La Place vide de Solûch*

SALIMIKOUCHI Ebrahim

Professeur-assistant, Université d'Ispahan
ebsalimi@fgn.ui.ac.ir

Résumé

La Place vide de Solûch (1980), signé Maḥmûd Dowlat-Âbâdî, raconte l'histoire triste d'une famille villageoise à l'époque de la Réforme Agraire en Iran (1960-1970). À part d'autres versions historiques et interprétatives qui concernent cette partie cruciale de l'Histoire contemporaine de l'Iran, l'image que ce roman réaliste conçoit de ce phénomène socio-historique, est souvent considérée comme remarquable et pertinente. Nous croyons que les éléments paratextuels de ce roman (titre, couverture, dédicace et prologue) jouent un rôle prépondérant dans la re-présentation de cette image. En effet, étant donné que l'une des fonctions authentiques du paratexte est la représentation du sens, nous chercherons à traiter et à vérifier les possibilités des éléments paratextuels de *La Place vide de Solûch* dans l'accomplissement de son sens essentiel.

Mots-clés : *La Place vide de Solûch*, paratexte, création du sens, roman réaliste.

Introduction

Roland Barthes désigne dans un article intitulé « Par où commencer ? », un certain nombre de paliers d'analyse dont l'enjeu permet à tout lecteur de saisir non pas « *la vérité d'un texte mais son pluriel* » (Barthes, 1970 : 9). Les propositions qu'il avance consistent notamment à entretenir l'analyse d'un texte à partir des codes familiers dont il faut repérer les termes et ébaucher les séquences, pour continuer ensuite à « poser d'autres codes, qui viennent se profiler dans la perspective des premiers » (*Ibid.*). Dans cette perspective, il serait nécessaire de tenir compte de l'aspect sémantique du contenu paratextuel et appréhender toujours une masse de procédés qui contribue à une meilleure compréhension du texte.

Le paratexte comme un aspect fondamental du texte conditionne fortement toutes les lectures critiques. Ces signes qui enveloppent les textes relèvent de ce que Gérard Genette et Emmanuel Cordoba appellent respectivement « le paratexte » (Genette, 1983) et la « péri-graphie du texte » (Emmanuel Cordoba, 1984). Lorsqu'on parle du paratexte, en tout état de cause, on retient encore la relation qu'il entretient avec le sens. Alors il est bel et bien envisagé comme une catégorie textuelle aidant à la structuration des pratiques discursives.

Dans cette perspective, la configuration paratextuelle représente bien un lieu qui désigne virtuellement les contours du texte publié ; « une zone indécise », selon Claude Duchet,

« où se définissent les conditions de communication, où se mêlent deux séries de codes : le code social, dans son aspect publicitaire, et les codes producteurs ou régulateurs du texte » (Duchet, 1971 : 6).

Dans l'étude présente, nous nous référons aux éléments paratextuels qui enclosent et entourent le texte de *La Place vide de Solûch* de l'écrivain iranien, Maḥmûd Dowlat-Âbâdî, dans l'espace d'un même volume : le titre, la couverture, la dédicace et le prologue. Notre choix se justifie tout simplement par le fait que ces éléments nous paraissent parmi les lieux fondamentaux du texte de ce roman-clé de la littérature contemporaine iranienne, susceptibles non

seulement de conditionner la lecture et la nature du rapport avec le public auquel l'œuvre est adressée, mais aussi de servir effectivement de médiateur du sens transmis du texte.

I. Aperçu représentatif de *La Place vide de Solûch*

Premier roman de Maḥmûd Dowlat-Âbâdî, *La Place vide de Solûch* est considéré comme le maillon de la chaîne qui lie la première partie de la carrière professionnelle de Dowlat-Âbâdî à son roman monumental de 3000 pages, *Kalidar* (Shahpar-râd, 2004 : 137). L'histoire se déroule dans un village catastrophiquement pauvre et désertique, à Zaminj. Les personnages principaux du roman sont les membres de la famille Solûch, un ouvrier puisatier, dont l'épouse Mergân, une femme d'un certain âge, travaille dans les maisons des villageois. Son fils aîné, Abbas, cruel et chapeleur, est épris de pari. Quant au cadet de la famille, Ebroa, c'est un adolescent las de la pauvreté de la famille et prêt à tout faire pour dissiper un peu cette pauvreté. La fille de Mergân, Hâjar, a une présence spectrale dans la maison.

L'histoire s'ouvre sur le départ ou la fuite de Solûch dans un matin verglacé. En se réveillant, Mergân s'aperçoit que Solûch est parti. Avec un pressentiment désagréable, elle constate qu'elle l'a perdu pour toujours et que jamais elle ne le retrouvera.

Alors, elle est obligée de se charger à elle seule, le fardeau du foyer. Les yeomans du village veulent acheter la terre aride des pauvres du village et Mergân est la seule personne qui refuse. Aliganâv qui tient le hammam du village, a rendu sa femme valétudinaire en la battant violemment. Il a promis de travail pour Abbas et Ebroa, demande la main de Hâjar et l'emmène à sa maison. Abbas qui est désormais le gardien des chameaux de Sardâr. Attaqué par un chameau soulard, il fait une chute dans un puits où il passe toute une nuit avec les serpents. Quand on le retrouve, tous ses cheveux ont blanchi, il a perdu toute sa force physique et mentale. Ebroa qui ne travaille plus pour Aliganâv, devient le chauffeur du tracteur des nouveaux bourgeois et quand il veut raviner la terre, il s'embrouille avec Mergân, qui le chasse de la maison. Elle fait tout son possible

pour se débrouiller de résister devant les problèmes qui ponctuent son quotidien, mais en vain. Vers la fin de l'hiver, le frère de Mergân, qui est marchand ambulancier, prétend qu'il a vu Solûch dans une mine. Ebroa et Mergân s'appêtent à aller le chercher mais le jour même de leur départ dans une scène hallucinante, Solûch rentre et l'histoire arrive à son dénouement.

Le noyau de l'histoire est le récit de la vie familiale de Solûch. Mis en tenaille par le chômage, la pauvreté, tout confus devant sa famille pour ne pas être à la hauteur de ses besoins, il quitte un beau jour la maison, sans laisser aucune trace derrière lui. Personne ne sait où il est allé : à Téhéran ou dans les mines de Shâhrûd. Il serait peut-être mort dans le désert.

La vie passe, par l'emprunt et par les bricolages de Mergân, ici et là. La famille ne peut se donner un repas dans la journée. La faim accablé tout ce petit monde. La famille Solûch a une parcelle de terre à « Khoda-Zamin » (littéralement : Dieu-Terre) que convoite un des nouveaux propriétaires du village ; il ne lésine sur rien pour l'acheter afin de l'intégrer dans un projet de la plantation de pistache et emprunter, par là, une grosse somme d'argent et des machines agricoles à l'État.

Tous les gens qui ont une portion de cette terre, vendent leur part. Mais Mergân refuse. Ses fils vendent séparément leur part. Mergân résiste dans sa parcelle de terre et le jour où il est supposé que le tracteur viendrait pour déchaumer toute la « Khoda-Zamin » et instaurer la base de la possession de Mirzâ Hassan et ses associés, elle creuse une fosse et s'y réfugie. Le chauffeur du tracteur qui est son deuxième fils, Ebroa, avance pour l'écraser.

Toute l'histoire de *La Place vide de Solûch* se déroule dans une ambiance sombre. L'on pourrait bien sentir le froid et la noirceur du sol et du vent du Désert qui prend une portée symbolique tout au long du texte. Dès le début de l'histoire, les personnages se démènent dans une misère, imprégnant profondément leur quotidien. La raison de cette misère serait peut-être le départ de Solûch mais au fil du temps, l'on constate que cette misère est omniprésente. Tous les villageois

sont pauvres ; une misère chronique qui serre leurs gorges. Leurs comportements et tous les éléments de leur existence, leur mode de vie accentuent encore cette misère et les rend, en partie, responsables de cette catastrophe.

Lorsque Solûch quitte sa demeure, personne ne s'en soucie sauf Mergân, qui s'emploie à le retrouver. Lorsque les gens s'aperçoivent de l'absence du mari de Mergân, ils font tout leur possible pour exploiter cette famille sans soutien ni défense. Ils convoitent la force d'Abbas et d'Ebroa pour les travaux d'hiver, et Hâjar pour être odalisque et servante, etc. Il paraît que, devant toutes les misères que les autres imposent à Mergân et à sa famille, elle, comme une somnambule, se meut dans un rêve intemporel et éthéré. La fin de l'histoire qui coïncide avec le retour de Solûch est hallucinante : le lecteur ne peut pas être sûr : si c'est vraiment Solûch qui est rentré ou bien s'il s'agit du dernier épisode des hallucinations de Mergân. On dirait que la rentrée de Solûch a lieu dans l'imagination de Mergân, et Solûch devient comme un témoin de toute l'histoire. Les personnages du roman sont repris dans d'autres romans de Dowlat-Âbâdî en deux groupes ; ceux qui restent dans le village ravagé par le danger de la sécheresse, la pauvreté et la famine et ceux qui quittent leur foyer, comme la seule solution, pour trouver ailleurs leur pain quotidien (*Ibid.*: 138).

II. « Titre ou le sésame d'Ali Baba » pour une analyse titrologique

Parmi les nouvelles recherches littéraires, la titrologie est à l'origine de nombreux travaux pertinents. Un grand nombre de théoriciens insistent sur l'importance et l'efficacité des titres et leur caractère polyphonique pour arriver à ce qui serait une « théorie du titre de roman » ou bien une « science des titres, une titrologie romanesque, qui répondrait à ce que l'on attend du titre d'un roman » (Mitterand, 1979 : 90).

Non seulement l'analyse des titres permet une systématisation de l'étude du champ de la titrologie, mais encore elle repère certaines fonctions généralisées du titre, que Charles Grivel classifie en trois catégories : appellative (identifie l'œuvre), désignative (désigne le

contenu) et publicitaire (met l'œuvre en valeur) (Grivel, 1973 : 170). Claude Duchet aussi, à son tour, recense une triple fonction du titre : « référentielle (centrée sur l'objet), conative (centrée sur le destinataire) et poétique (en relation avec le message¹) » (Duchet, 1973 : 49).

Similaires en leurs résultats, une autre partie des investigations de ces critiques dévoilent la rhétorique marchande et le fonctionnement idéologique à l'œuvre dans la titraison (Mitterand, 1979 : 92). De ce point de vue, elles dégagent effectivement les liens qui unissent le titre à l'idéologie mercantile. Le titre met en valeur l'ouvrage qu'il nomme en avertissant comme le dit Barthes qu'un « morceau de littérature va suivre (c'est-à-dire, en fait, une marchandise) » (Barthes, 1973 : 34). Il est évident que c'est par le titre que l'œuvre de fiction arrive sur le marché, déclenche et stimule l'intérêt des interlocuteurs, représente et impose le texte et participe à sa mise en circulation pour les objectifs de consommation. Pour nous, l'importance de la double fonction première du titre, à savoir « énonciatrice » et « déictique » (*Ibid.*) est considérable, voire primaire, du fait qu'elle sert à nommer et à identifier *La Place vide de Solûch*.

Ce titre est l'élément le plus important d'un « ensemble hétérogène », selon Gérard Genette, car c'est le premier signe que l'œil du lecteur embrasse avant tout autre chose. Autrement dit, le premier contact entre le texte de *La Place vide de Solûch* et le lecteur, voire l'auteur et le lecteur s'effectue à travers le titre de l'ouvrage. Comme un « endroit stratégique » (Hamon, 1982 : 138), il se présente le premier indicateur qui fait approcher le roman au lecteur.

1. Il est nécessaire de souligner que l'apparente distinction de leur terminologie occulte une équivalence sémantique entre les concepts de ces deux critiques et une convergence remarquable dans l'identification des multiples fonctions qu'ils ont envisagées pour l'analyse du titre. En l'occurrence, il suffirait de rapprocher le contenu des différents termes de Duchet et de Grivel pour aboutir à la représentation des rôles typiques et semblables. Par exemple, c'est ainsi que « la fonction référentielle » de Duchet est l'alternative de « la fonction appellative » de Grivel, « la fonction conative », l'équivalente de « la publicitaire » de Grivel. Nous pouvons établir d'autres rapports identiques pour les autres vocables spécifiques de la titrologie romanesque.

Ce titre est bel et bien thématique. C'est l'approche de Genette que nous adoptons ici pour voir comment ce titre suffit à lui seul de retenir l'intérêt du lecteur pour ne pas manquer les perspectives thématiques éventuelles :

« Un lieu (tardif ou non), un objet (symbolique ou non), un leitmotiv, un personnage, même central, non pas à proprement parler des thèmes, mais des éléments de l'univers diégétique des œuvres qu'ils servent à intituler. Je qualifierai pourtant tous les titres ainsi évoqués de thématiques, par une synecdoque généralisant qui sera, si l'on veut, un hommage à l'importance du thème dans le contenu d'une œuvre » (Genette, 1972 : 78).

C'est pourquoi un tel titre est selon Duchet

« présent au début et au cours du récit qu'il inaugure, il fonctionne comme embrayeur et modulateur de lecture » (Duchet, 2001 : 52).

De ce fait qu'il n'y a pas de coupure absolue entre le monde réel et le monde fictif de *La Place vide de Solûch*, mais dans le passage de l'un à l'autre, ce titre produit plutôt un effet de réel et de référentiel qui hante le lecteur jusqu'au bout de l'histoire. Le titre « *La Place vide de Solûch* » traverse comme un leitmotiv le texte. Nous y sommes témoins d'un passage assuré par l'ancrage référentiel du titre dans une réalité préexistante. « En rapport fonctionnel, de cristallisation avec le roman qu'il résume » (Mitterand, 1979 : 90), ce titre véhicule un grand nombre d'informations sur le contenu du roman.

Dans une vue générale, il n'est ni long ni court (en persan 3 mots)². Il est bien facile à mémoriser, allusif (il ne dit pas tout), mais il oriente et programme effectivement l'acte de lecture. Il fournit bel et bien une exploitation des traits prosodiques, de la polysémie et de la symbolique des mots comme son charge sémantique qui reviendrait incessamment dans le texte. Le sens du signifié mime celle du signifiant : le titre du roman *La Place vide de Solûch* connote l'absence et le vide. L'absence

du père – qui est connotée même dans la nomination de quelques personnages comme le fils de *Sanam* ou bien le fils de *Mergân* – devient thème-leitmotiv de toute l’histoire de Solûch.

Les événements de *La Place vide de Solûch* se déroulent autour de l’absence et la disparition de ce personnage dont les traits se profilent au fur à mesure à travers les monologues de Mergân et ses enfants ou des dialogues d’autres personnages du roman. En effet, c’est le narrateur qui en passant à travers les mentalités des personnages à propos de Solûch, définit les contours de sa personnalité. Ce thème de la fuite et de l’errance – également une errance identitaire – est omniprésente et tend à annuler toute notion de stabilité chez les personnages de Dowlat-Âbâdî. La fuite ou l’absence de quelques-uns de ces personnages pour se détacher de leur vie imposée se retrouvent dans une écriture marquée par rejet, négation et incroyance en un monde flou et incertain qui connote amplement une ambiance de malaise et de trouble.

Ce titre est donc porteur du « vouloir-dire » de Dowlat-Âbâdî. En plus de sa fonction «réclamant», il est un élément du texte global qu’il anticipe et mémorise une portée à la fois identitaire et classificatrice. Il est plutôt identitaire et met en valeur un signifié que tout le récit prendra en charge pour lui donner de l’épaisseur, pour mettre en exergue le vide, la défaite et l’absence de l’homme du foyer. Alors, à bien des égards, il subit des connotations négatives. Il annonce un vide, un manque, une lacune qui ne laisse pas le lecteur indifférent. Bien que le lecteur ignore le contenu du livre au moment où il le tient pour la première fois dans ses mains, cette ambiance qui figure dans l’énoncé capte amplement sa curiosité. Cette connotation renseigne sur une autre signification qui se trame sur la scène narrative et montre que le titre de *La Place vide de Solûch* ne comporte pas uniquement une indication d’anthroponyme du nom de « Solûch » amplement régionale et autochtone. Il s’agit d’un « mot de passe » remplissant tout au long du texte « un rôle sociocritique qui est d’apporter au lecteur une nouvelle vision du monde narratif et référentiel » (Hoek,

1981 : 149). Cette « matrice titrale » consiste à

« un énoncé privilégié en ce qu'elle est le lien textuel le plus direct avec le titre. Elle est le premier support de la signification du titre : elle permet une analyse minima du message qu'il porte » (Laronde, 1993 : 56).

Alors, dans ce titre la fonction de cette matrice titrale est non seulement « informative » mais aussi « persuasive » : elle occupe dans le texte une position autoritaire susceptible de programmer la lecture. Car par la référence au noyau thématique du texte, la matrice titrale de *La Place vide de Solûch* élargit le sens et renvoie à un performatif qui véhicule un discours identitaire de classes sociales.

À partir de cette interprétation, le sens de ce titre inscrit une inquiétude et avance un sentiment de misère, *grosso modo*, une perspective défavorable. Dès l'incipit, cette matrice titrale accentue l'enchaînement d'événements décrits qui commente en quelque sorte la signification du titre :

« Lorsque Mergân leva la tête de l'oreiller, Solûch n'était plus là. Les enfants dormaient toujours : Abbas, Ebroa, Hâjar. Mergân arrangea sa chevelure de guilloche sous son serre-tête, se leva et se rendit directement vers la fournaise. Solûch n'était pas là, non plus. Les nuits dernières, Solûch se couchait au bord de la fournaise. Mergân ignorait la raison. Elle voyait seulement qu'il couchait au bord de la fournaise. Il arrivait tard, très tard, les nuits et allait directement vers la véranda de la fournaise et sous le toit tronqué de la véranda, pionçait au bord de la fournaise. Il se recroquevillait, raflait ses genoux dans son ventre, mettait les mains entre les jambes – deux parcelles d'os – posait la tête contre le mur se couvrait et dormait sous le haillon de son âne, cet âne qui, l'année dernière, était attaqué et crevé par les sauterelles. Peut-être il ne dormait pas. Qui sait ? Il se recroquevillait peut-être jusqu'à l'aube et se parlait. Car ces derniers jours, il ne parlait plus. Silencieux, il rentrait et partait. Les matins, Mergân le réveillait. Solûch se réveillait, toujours silencieux et sans un seul regard à sa

femme, sortait par la scissure du mur, avant que les enfants ne se réveillent³) (Dowlat-Ābādī, 1980 : 9-10).

L'homme a toujours besoin de surnommer pour concevoir et assimiler la réalité :

« parler et écrire, ce n'est pas dire les choses ou s'exprimer, ce n'est pas jouer avec le langage, c'est s'acheminer vers l'acte souverain de nomination » (Foucault, 1993 : 133).

Selon Roland Barthes, ce facteur identificateur

« doit être toujours interrogé soigneusement car le nom propre est, si l'on peut dire, le prince des signifiants ; ses connotations sont riches, sociales et symboliques » (Barthes, 1973 : 34).

Outre sa fonction déterminante de signification, le nom propre « Solûch » a une fonction d'identification pour « distinguer et individualiser une personne ou une chose à l'aide d'une étiquette » (Ullmann, 1959 : 24).

Il appartient aux unités lexicales des dénominations qui ont pour vocation une fonction de désignation. Ainsi, sa dénomination s'inscrit dans le processus qui met en rapport les signes avec les choses et se glisse du côté des rapports référentiels. Il appartient donc aux noms qui ne sont pas de purs labels ; il filtre « *le réel, le rendant pensable et dicible* » (Hagège, 1985 : 132). En choisissant ce nom, Dowlat-Ābādī désigne implicitement l'ambiance et le milieu dans lequel se déroule l'histoire, car comme le souligne Philippe Hamon, il est « à priori, un opérateur

۳. مرگان که سر از بالین برداشت، سلوج نبود. بچه‌ها هنوز خواب بودند؛ عباس، ابروا، هاجر. مرگان زلف‌های مقرضی کنار صورتش را زیر چارقد بند کرد، از جا برخاست و پا از گودی دهنه در به حیاط کوچک خانه گذاشت و بگراست به سر تنور رفت. سلوج سر تنور هم نبود. شبهای گذشته را سلوج لب تنور می‌خوابید. مرگان نمی‌دانست چرا؟ فقط می‌دید که سر تنور می‌خوابد. شبها دیر، خیلی دیر به خانه می‌آمد، بگراست به ایوان تنور می‌رفت و زیر سقف شکسته ایوان، لب تنور، چمبر می‌شد. جته ریزی داشت. خودش را جمع می‌کرد، زانوهایش را توی شکمش فرو می‌برد، دستهایش را لای رانهایش - دو پاره استخوان - جا می‌داد، سرش را بیخ دیوار می‌گذاشت و کیان کهنه الاغش را - الاغی که همین بهار پیش ملخی شده و مرده بود - رویش می‌کشید و می‌خوابید. شاید هم نمی‌خوابید. کسی چه می‌داند؟ شاید تا صبح کز می‌کرد و با خودش حرف می‌زد! چرا که این چند روزه آخر از حرف و گپ افتاده بود. خاموش می‌آمد و خاموش می‌رفت. صبح‌ها مرگان می‌رفت بالای سرش، سلوج هم خاموش بیدار می‌شد و بی‌آنکه به زنش نگاه کند، پیش از برخاستن بچه‌ها، از شکاف دیوار بیرون می‌رفت.

taxinomique du personnage, un opérateur de classement du personnage [...] qui renvoie à un archétype culturel » (Hamon, 1983 : 111).

Pour comprendre le sens de cette désignation identitaire, il faut se référer à la culture autochtone. Sur le plan du langage familier en persan dialectal de Khorasan, cet anthroponyme⁴ est utilisé en tant que qualificatif pour désigner « l'habile, besogneux ou le travailleur ». De ce point de vue, c'est un code socio-ethnique et un code symbolique dans l'identité de son détenteur⁵. L'on pourrait donc voir dans le choix de ce nom – comme une partie cruciale du titre du roman –, la désignation du sens de nom qui s'institue selon un procédé totalement différent de celui des noms propres. Il devient le représentant de toute une couche immense de la société, besogneuse mais obligée à partir ou à fuir, obligée à l'absence, à une « place vide ». Ainsi, c'est dans et par le texte que ce nom se trouve supposé de révéler ses propriétés et à déterminer l'ensemble de ses valeurs sémiotiques du travail, de la besogne et de l'oppression, c'est-à-dire dans le sens de « sa capacité de signification à l'intérieur du champ dans lequel il apparaît » (Grivel, 1973 : 131).

Alors « Solûch » devient l'anthroponyme qui comble un acte de catégorisation. Une telle désignation est donc fondamentale puisqu'elle génère un espace, celui d'une catégorie ainsi nommée. C'est dans le même sens où s'élaborent et se confrontent aussi des représentations de « Solûch » avec toutes ces possibilités connotatives d'« ouvrier-villageois ».

Penser le monde, c'est avant tout le classer puis le catégoriser et le nommer pour le représenter. En insistant sur ce caractère performatif

4. Jonasson parle de « noms propres descriptifs » ou des « entités nommées ». Dans cette perspective il croit comme pertinent d'adopter la définition suivante du nom propre : « Toute expression associée dans la mémoire à long terme à un particulier en vertu d'un lien dénominatif conventionnel stable (Jonasson, 1994 : 21).

5. Bien qu'aujourd'hui chaque langue choisisse une dénomination qui lui est propre, le problème de la traduction des noms propres n'est pas encore réglé et son débat est toujours encombré par de très nombreux lieux communs. Certains sont strictement de cet avis qu'« un nom propre ne se traduit pas; il ne peut, à la limite, que s'adapter », (Rey-Debove, 1979, 28). Certains d'autres, encore assez nombreux, croient que les noms pourraient très bien être traduits (lorsqu'ils ont un sens apparent) ou fortement francisés (Dauzat, 1928, 56).

et informatif du langage, Bourdieu souligne que :

« quand il s'agit du monde social, les mots font les choses. Les catégories en tant que principes de vision et de divisions communs sont au fondement du consensus sur le sens du monde social, elles font le sens commun (la doxa) accepté par tous comme allant de soi » (Bourdieu, 1993 : 33).

La catégorisation ou la classification effectuée par la présence du nom de Solûch suppose un tel agencement.

Pour Durkheim, ce qui est appréhendé dans les classifications, « c'est une structure instituée du réel social, un agencement de celui-ci sur un modèle fortifié par les valeurs sociales » (Durkheim, 1989 : 4). En effet, les cadres de cette catégorisation laissent des traces socialement et historiquement établis. Ces cadres mêmes sont un ensemble d'habitudes mentales, une image des matrices culturelles, en vertu desquels on se représente les êtres et les faits sous la forme de groupes ou de classes. Cette catégorisation qui tend

« à ordonner l'environnement en groupes de personnes, d'objets, d'événements en tant qu'ils sont soit similaires, soit équivalents les uns aux autres pour l'action, les intentions ou les attitudes » (Tajfel, 1972 : 272).

Ainsi, est-il évident qu'au sein du titre *La Place vide de Solûch*, il y a un immense effet discriminatoire de la catégorisation sociale avec, comme un autre effet majeur, une exagération des dissimilarités inter-catégorielles et une minimisation des séparations intra-catégorielles. Une telle catégorisation est avant tout le phénomène qui rend compte de la division entre le 'nous' et le 'eux', entre le 'in-group' et le 'out-group' (Deschamps, 2005).

Alors, le nom « Solûch » découpe le monde social sur un mode, au moins, binaire qu'il désigne par ce « eux » ou ce « nous » plus ou moins du deuxième degré. Cette désignation possède bien les traits critères et définitionnels de cette catégorie, « ouvrier, villageois, besogneux, habile (mais raté), etc. ».

Cet aperçu nous permet aussi d'entrevoir la nomination du titre du roman de Dowlat-Âbâdî *Solûch* comme une catégorisation qui opère un découpage de la société et désigne des individus-types comme extérieurs à un groupe-noyau. Leur catégorie en tant qu'un groupe social possède un certain degré de structuration interne qui a trouvé ses repères dès les premiers pas d'initiation avec le texte ; c'est-à-dire le titre. Aux termes plus clairs, en nommant son personnage, l'auteur le fait, à la manière qu'il souhaite, venir au monde et lui assigne une place, une fonction et une identité. Nous savons que les composantes des catégories sociales, les stéréotypes et les préjugés sont manifestement interdépendants. Dans le cas de l'anthroponyme « Solûch », c'est la catégorie même qui est à entendre comme un « stigmaté », un « attribut qui jette un discrédit profond » sur l'individu (Goffman, 1975 : 13) et un « schéma perceptif associé à certaines catégories de personnes » (Maisonneuve, 1950 : 110).

III. Le paratexte éditorial : la couverture

Par ses incursions parfois très appuyées dans les champs de choix génériques ou intellectuels, le paratexte le plus typiquement éditorial empiète manifestement sur les prérogatives de l'auteur (Genette, 1987 : 26). Du fait que le rôle important de la couverture c'est de « précéder, présenter le texte pour le rendre déjà visible avant qu'il ne soit lisible » (Lane, 1992 : 13), la couverture de *La Place vide de Solûch* semble bien répondre à ces configurations. Aborder l'étude de la couverture de *La Place vide de Solûch*, c'est donc chercher à élucider sa signification et à établir ses relations immédiates, directes ou indirectes avec les référents. C'est également une tentative de montrer que ce paratexte éditorial en lui-même est un vaste réservoir symbolique et thématique.

Dowlat-Âbâdî, qui a collaboré à la conception de la couverture de l'édition initiale de son roman, sentait une certaine responsabilité dans le choix de l'image de tout un arrière-plan d'un désert de strie et de rides profonds et l'ébauche d'une femme à l'état de détresse totale (l'image de Mergân) au milieu. Cette illustration souligne bien le rapport entre

lecteur-observateur et objet de la vision. En entrant dans les détails, nous pouvons remarquer un sujet qui observe à travers une sorte de grille une sécheresse, une défaite et une stérilité choquante. De la même façon que le lecteur observe et perçoit ce qu'il voit à travers ce dessin, Mergân de la couverture essaie de lire la réalité qui l'entoure et que Dowlat-Ābâdi l'a reproduite à travers son écriture.

En effet, la correspondance de cette image au texte est parfaite au point qu'il faut la considérer comme une partie très significative du texte. La position de Mergân est d'ailleurs très significative dans la représentation de la constante de la défaite que le texte entame dès l'incipit.

Cette couverture est donc une représentation réaliste de la situation conflictuelle et ébranlée d'une famille paysanne. L'inquiétude et la crainte qu'on lit sur le visage de Mergân et les couleurs fades et effacées qui donnent à beaucoup de tristesse et de vide, causent d'énormes corrélations avec d'autres éléments paratextuels et le texte exposé. En réalité, la femme représentée se trouve dans l'espace qu'elle observe un peu éloignée, comme l'observateur tout en faisant partie du monde observé. Au-delà de ce cadre où elle se trouve, le monde du texte semble continuer. C'est une sorte de monde dédoublé en un monde qui regarde et un monde qui est regardé.

La couverture s'arrange ainsi d'une manière que, tout en recouvrant la potentialité d'une description réaliste et celle d'un rôle fictif du fond, arrive à s'imposer d'emblée comme le thème principal disposé franchement au lecteur.

Alors, le sens originel de cette couverture se trouve affirmé, attesté et établi par la présentation d'un contexte dominé par des réalités blessantes et dramatiques de la misère. L'ambiance significative suggérée connote que de nouveaux drames surgissent et les protagonistes se heurteront aux désenchantements et aux désillusions. Cela n'est pas faux, parce que dès les premières pages du roman, on constate qu'ils portent dans les plis de leur mémoire une peine à la mesure de l'histoire de leur vie. Elle n'annonce aucunement un avenir prometteur. Comme dans un dessin cynique, il n'y aurait

des marques d'optimisme ou d'espérance ou bien aucune idée d'un lendemain enchanteur. Au bout du compte, quand il n'y a pas de solution, puisque l'inaboutissement et le désespoir marquent la fin du roman, on constate le vrai statut significatif de cette couverture. La présence insistante d'une malédiction qui plane déjà sur la terre de Zaminj, dénie complètement l'espoir d'une évolution positive : « la place vide » de Solûch restera vide et détruite. Ce paratexte éditorial fonctionne alors comme un embrayeur et un modulateur de la lecture. Dès la première page de *La Place vide de Solûch*, l'absence et la fuite de Solûch, vient accentuer sa portée significative. Comme son arrière-plan, le gris d'un désert, elle nous fait reconnaître la richesse de ses références iconographiques qui renvoient au texte de *La Place vide de Solûch* et qui nous permet de « voir » le texte de Dowlat-Âbâdi en « lisant » son image de la couverture.

IV. Dédicace et prologue

La dédicace constitue, comme les autres éléments du paratexte, une « catégorie du réel social » (Blandier, 1989), dans le roman. Elle est un espace référentielle, une zone particulière où communiquent le système des référents textuels et les références co-textuelles, zone frontière, moment du texte où l'on n'est pas encore dans le texte mais qui devient déterminant au saisissement du sens qui commence à partir de ce moment-là.

La tournure de la dédicace de *La Place vide de Solûch* est « à nos mère à nous) « Dowlat-Âbâdi, 1980 : 3) ». Bien qu'elle ne trouve ses traces ni dans le titre ni dans le prologue de l'auteur, cette présence affectivement féminine et familière a déjà été mise en relief sur la couverture. Il s'agit d'une ombre qui assure la « cohérence du texte et sa lisibilité » (Robin, 1993).

La première page du roman commence avec le nom de Mergân et la description de l'incipit est entamée avec son étonnement devant l'absence de Solûch. Elle est donc éventuellement le protagoniste

du roman. La lecture des quelques pages suivantes accentue cette certitude et Mergân se place au centre des événements qui arrivent. A travers les traits de sa personnalité et ses actes accomplis tout au long du texte, l'on s'aperçoit qu'elle est le personnage-type de Dowlat-Âbâdî et l'emblème de sa perception de la couche laborieuse, négligée et même humiliée de la femme villageoise iranienne de cette époque, représentée dans *La Place vide de Solûch* par des figures comme Hâjar et Roghayeh.

Il est à noter que cette dédicace est en vérité accentuée par une terminaison séparée à valeur possessive de « à nous » qui relève encore d'un effet distinctif. En effet, dans l'ensemble de la production littéraire de Dowlat-Âbâdî, la femme tient une place essentielle. En tant que personnage, la place qu'elle occupe dans le roman correspond à celle qu'elle occupe dans la société réelle ou de référence :

« En ce qui concerne les femmes de vos histoires, elles se heurtent toujours aux destins tragiques. Un destin beaucoup plus amer que celui de l'homme de l'histoire. Les femmes de vos histoires sont toujours dépendantes de leurs hommes. Si nous leur arrachons leur homme, elles s'effondrent comme un mur. Cela est du moins à leur statut économique que leur besoin affectif. On voudrait savoir, est-ce que c'est votre vision à propos de toutes les femmes ou c'est un trait attribué aux femmes villageoises ?

– Ce sont les femmes qui ont une dépendance passive à la société et la priorité de l'homme. Cette priorité qui est déduite des possibilités jurisprudentielles et normatives de l'homme dans la société ne leur permet pas une indépendance » (Dowlat-Âbâdî, 1993 : 224).

La description du personnage féminin dans *La Place vide de Solûch* se fait en considérant notamment son rôle et son statut critique dans la société de l'époque. Immédiatement après la dédicace, une autre partie des référents co-textuels de *La Place vide de Solûch* est médiatisés par un système de référence manifestement initiateur, le prologue :

« *La Place vide de Solûch* est l'histoire douloureuse du déclin de la vie d'une famille villageoise sans terre. L'histoire d'une vie, celle de la famille de Solûch, victime d'un phénomène intitulé la 'Révolution Blanche' dont nous avons vu, pendant des années 1960-1970, de nombreux exemples dans tous les coins de notre pays. Ce sont les familles et les populations qui sont, en effet, la victime des faux efforts du régime pourrie monarchique, qui, sous la protection et l'orientation de ses seigneurs, a procédé à la Révolution Blanche pour garantir sa survie. Mais aujourd'hui, il est évident que les entrepreneurs de la Réforme Agraire et à leur tête Mohammad Réza Shah en exécutant cette réforme, ont surajouté aux malheurs des villageois et ont bien affermi, par là, leur servitude industrielle à l'égard de leurs seigneurs. Il s'est découvert très tôt que la Réforme Agraire, telle qu'elle était le sujet de fierté du Shah, ne suivait aucun objectif social juste. En effet, sous le couvert d'une propagande démagogique, l'un des buts essentiels de cette mesure était de s'accaparer la main d'œuvre à bon marché pour l'exploiter dans les industries dépendantes et prévenir provisoirement la pression qui affligeait plus de 75% de la population de l'Iran⁷ » (Dowlat-Âbâdî, 1980 : 5).

On constate que ces référents du texte renvoient à des objets historiques, sociaux, contextuels ou extra-textuels. Un tel « co-texte » qui est l'espace de médiation fourni par l'environnement discursif est historiquement et socialement très chargé. Comme Dowlat-Âbâdî lui-même le désigne dans le prologue, « *La Place vide de Solûch* – si elle a pu avoir un succès – a l'intention de décrire cette catastrophe rurale de l'Iran⁸ » (*Ibid.* : 6).

۷. « داستان جای خالی سلوچ روایت دردمندانه سیر تباه‌شدگی زندگانی یک خانواده روستایی بی‌زمین است؛ روایت زندگانی خانمانی است که در فاصله دهه ۵۰-۱۳۴۰ نمونه‌های فراوان آن در گوشه و کنار سرزمین ما قربانی پدیده‌ای تحت عنوان انقلاب سفید شده‌اند. سلوچ و خانواده سلوچ در واقع قربانی تلاش‌های مذبحخانه نظام پوسیده سلطنتی هستند؛ نظامی که برای ادامه حیات زیانبار خود به راهنمایی و طراحی اربابانش اقدام به انقلاب سفید کرد. البته امروزه بر همگان روشن است که عوامل و کارگزاران اصلاحات ارضی و در رأس آنها محمدرضا پهلوی در ایران، با اجرای طرح انقلاب سفید بر تیره‌روزی و بی‌خانمانی مستمندان روستایی افزودند و در همان حال وابستگی چاکرانه صنعتی را با اربابان خود تحکیم بخشیدند. و زود دانسته شد که اصلاحات ارضی آنچنانی که شاه معدوم بدان فخر می‌فروخت، فاقد هدفهای مثبت و خیرخواهانه اجتماعی است و در زیر پوشش فریبکاریهای تبلیغاتی، یکی از هدفهای عمده‌ای که تعقیب می‌شود همانا به چنگ آوردن نیروی کار ارزان به منظور بهره‌گیری در صنایع وابسته و پیشگیری موقتی از تراکم فشار بر بیش از ۷۵ درصد جمعیت ایران بوده است.»

۸. بنابراین جای خالی سلوچ اگر توفیق حق یافته باشد، می‌خواهد گوشه‌ای از این فاجعه روستایی ایران را بیان کند.

Alors la dédicace et le prologue, à l'instar d'autres éléments paratextuels de ce roman, régénèrent le style du réalisme socio-politique, abreuvé des références factuelles et des images. Ces éléments paratextuels se montrent comme des acteurs énonciatifs qui accentuent une représentation conforme à l'état textuel de l'histoire. En effet, des conceptions particulières que cette dédicace et ce prologue suggèrent, déterminent fortement tout le texte et deviennent un autre fil conducteur de la réalisation du *sens* chez le lecteur.

Conclusion

Les éléments paratextuels abordés, la couverture, le titre, la dédicace et le prologue de *La Place vide de Solûch* qui confirment la mise en relief de l'aspect significatif, nous semblent donner plusieurs indices préparatoires pour saisir plus de sens à travers le texte qu'on va entrer plus aisément par ces vestibules enrichissantes.

Ces configurations paratextuelles sont présentées au lecteur et au critique, moins comme la possibilité d'un choix, que comme une véritable mise en demeure. Une telle disposition du titre, de la dédicace et d'autres paratextes éditoriaux comme la couverture ne sont évidemment pas sans conséquence sur le critique-chercheur, qui est attiré vers cette sorte d'intuition de la signification d'ensemble de ce roman réaliste.

Ainsi, l'histoire de la famille en déclin de Solûch devient le symbole d'une société dont le réel rejaillit dès le paratexte. Le départ (la place vide) de Solûch devient comme un prologue du désastre final de la réforme agraire qui ruinera toute la vie de Zaminj. Ce départ devient aussi l'emblème d'une époque charnière et incertaine, le signe d'une fin et d'un commencement incertain. Son récit est, bel et bien, le prolongement d'un processus qui vise à montrer les maux d'une existence sociale déséquilibrée, confrontée par le chômage, le visage le plus laid de la famine, l'exode imposée et indigne. Cette signification s'approche, à travers les éléments paratextuels, de la déviation, de l'absence, de la souffrance, de la situation féminine au

statut critique, de la discrimination, de la désillusion et annonce le trouble d'un malaise généralisé qui s'annonce dans *le paratexte* et s'ancrerait de plus en plus dans le texte de *La Place vide de Solûch*.

BIBLIOGRAPHIE

- BARTHES, Roland, 1973, « Analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poe » in *Sémiotique narrative et textuelle*, Paris, Larousse.
- , 1970, « Par où commencer ? » in *Poétique*, n° 1.
- BLANDIER, Georges, 1989, « Réel social et nouvelles démarches » in *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 86, janvier-juin.
- BOURDIEU, Pierre, 1993, « A propos de la famille comme catégorie réalisée » in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 100.
- DAUZAT, Albert, 1928, *Les noms de personnes : origine et évolution*, Paris, Delagrave.
- DESCHAMPS, Jean-Claude *et al.*, 2005, « Intergroup relations » in *Psicología Política*, n° 30.
- DOWLATÂBÂDÎ, Mahmûd, 1993, *Radd (La Trace) conversation de Sépanj*, Téhéran, Édition Pârsî.
- , 1980, *Jây-e khâlî-ye Solûch (La Place vide de Solûch)*, Téhéran, Éditions Now.
- DUCHET, Claude, 2001, *Éléments de titrologie romanesque*, Paris, Broché.
- , 1973, « La Fille abandonnée et la Bête humaine ; éléments de titrologie romanesque » in *Littérature*, n° 12.
- , 1971, « Pour une sociocritique, ou variation sur un incipit » in *Littérature*, n° 1.
- DURKHEIM, Emile, 1989, « Les représentations individuelles et les représentations collectives » in *Revue de Métaphysique et de Morale*, t. VI.
- CORDOBA, Pierre E., 1984, « Prénom Gloria : Pour une pragmatique du personnage » in *IV^{ème} colloque du S.E.L.*, Toulouse.
- FOUCAULT, Michel, 1993, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- GENETTE, Gérard, 1987, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil.
- , 1983, « Cent ans de critique littéraire » in *Le Magazine Littéraire*, n° 192.
- , 1972, *Figures III*, Paris, Le seuil.
- GOFFMAN, Erving, 1975, *Stigmate ; Les usages sociaux*, Paris, Minit.
- GRIVEL, Charles, 1973, « Puissance du titre » in *production de l'intérêt romanesque ; Un état du texte*, The Hague-Paris, Mouton.

- HAGEGE, Claude, 1985, *L'homme de parole. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Fayard.
- HAMON, Philippe, 1982, « Discours contraint » in *Littérature et réalité*, Paris, Le seuil.
- _____, 1983, *Le personnel du roman*, Genève, Librairie Droz.
- HOEK, Léo H., *La marque du titre : dispositifs, sémiotiques d'une pratique textuelle*, The Hague-Paris, Mouton.
- JONASSON, Kerstin, 1994, *Le nom propre. Constructions et interprétations*, Belgique, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- LANE, Philippe, 1992, *La périphérie du texte*, Paris, Nathan.
- LARONDE, Michel, 1993, *Autour du roman*, Paris, L'Harmattan.
- MAISONNEUVE, Jean, 1950, *La psychologie sociale*, Paris, PUF.
- MITTERAND, Henri, 1979, « Les titres dans les romans de Guy des Cars » in *Sociocritique*, Paris, Nathan.
- REY-DEBOVE, Josette, 1979, « Le signe et la chose dans le discours métalinguistique » in *Travaux de linguistique et de littérature*.
- ROBIN, Régine, 1993, « Pour une socio-poétique de l'imaginaire social » in *Discours social/Social Discourse*, vol. 5, n° 1-2.
- SHAHPAR-RĀD, Katâyûn, 2004, *Le roman ; l'arbre aux mille racines (Roman ; derakht-e hezar rishê)*, *Études sur l'œuvre romanesque de Mahmûd Dowlat-Ābâdî*, trad. Azîn Hosseinzâdeh, Téhéran, Moïn.
- TAJFEL, Henri, 1972, « La catégorisation sociale » in Moscovici, Serge, *Introduction à la psychologie sociale*, vol. 1, Paris, Larousse.
- ULLMANN, Stephen, 1959, *Précis de sémantique français*, Berne, A. Francke.